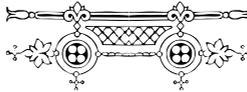
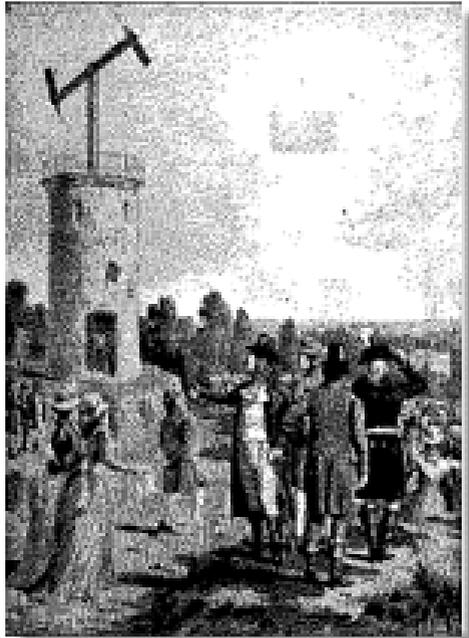


Écrire au loin, Mourir ici



Nouvelle pour le [concours de l'ENSTA](#) : « *Dans la peau d'Archimède, Einstein et les autres* » - Remise des prix le 31 mars 2016

© [Ghaan Ima](#) - Texte pour diffusion privée, ne pas diffuser, merci !



Ce furent les coups frappés contre la porte d'entrée qui éveillèrent Claude Chappe. Le vacarme fut bientôt suivi des pas précipités de Pouget, son fidèle valet, à travers l'atelier. La vaste pièce qui servait à ses expériences ouvrait directement sur la rue. L'ingénieur aimait à admirer ses pointes électrifiées et ses bouteilles de gaz hydrogène avant de sortir de chez lui comme certains se gorgent de soleil avant d'affronter la nuit.

Mais cette nuit parmi toute autre, Claude Chappe bénit le ciel que l'entrée soit si loin de sa chambre. Il était déjà habillé lorsque les gardes écartèrent la tenture qui séparait son lit de son bureau. Ils étaient terribles à la lueur de la bougie. Sous leur bicorne noir et leur habit bleu roi, leurs guêtres blanches étaient teintées d'écarlate. Ils avaient marché dans du sang.

Une baïonnette se pointa dans sa direction. Dans le plus profond silence. Chappe s'insurgea mais sa voix tremblait :

– Je suis l'ingénieur Télégraphe, Claude Chappe, dûment mandaté par la Convention. Que me voulez-vous ?

– Chappe ? Très bien, venez citoyen ! répliqua un des hommes en lui saisissant le bras.

C'était le seul dont l'habit était noir avec une ceinture tricolore : un commissaire. Son teint halé et crevassé de petite vérole trahissait un homme du peuple. Ses doigts sur son bras avaient la force des serres de l'aigle tandis qu'il l'entraînait dehors.



Ils descendirent la rue de l'Université éclairés par les torches des gardes. Les pavés étaient humides. L'air était doux, chargé de l'odeur des jardins avoisinants. La pluie d'été avait ce don de faire ressortir les parfums.

L'ingénieur réfléchissait :

« On me mène à pieds, c'est qu'enfin, je ne vais pas bien loin, et la prison de la Force est à plus de 40 minutes de marche... »

Cette pensée le rasséna quelque peu. Mais son regard passa sur les chausses ensanglantées des gardes. Et soudain, lui revint la mémoire des pavés rougis en place de grève. L'échafaud trônait au milieu de la foule. La canaille des bas-fonds avait éparpillé le sang, dansé dans le sang. Autre souvenir maudit : cette nuit où les sans-culottes

avait pris d'assaut son abbaye en la réclamant « au nom de la Nation ». L'odeur du feu, vengeur.

Il se força à penser à un moment heureux : la semaine dernière, alors qu'il montait la butte Montmartre avec une délicieuse brunette accrochée à son bras. Elle trébuchait sur les pavés inégaux. Sa gorge nue se soulevait à chaque inspiration entravée par son corset. Elle riait pourtant en atteignant le sommet :

– Oh ! C'est donc un moulin à vent que vous m'emmeniez voir ? Mais ses ailes sont cassées !

– Ce n'est pas un moulin, citoyenne.

Il avait insisté sur ce dernier mot, qui, aux yeux d'un ingénieur, représentait l'avancée d'un pays vers la liberté.

– C'est un télégraphe. Ce terme provient de deux mots grecs : *tele*, qui signifie « loin » et *graphein*, qui signifie « écrire ». Voici notre meilleur atout en ces temps de guerre : la possibilité « d'écrire au loin ».

– Oh ! Comme les sauvages du nouveau continent transmettent des messages avec de la fumée ? dit-elle en dardant sur lui ses yeux noirs ourlés de longs cils.

Se moquait-elle ? Il en savait si peu sur elle. Rencontrée dans le salon de Mme de Lameth, la jeune inconnue s'était targuée de connaître les sciences naturelles. Peut-être pourrait-elle comprendre ?

– Voyez ! s'écria-t-il. Ces deux bras qui se replient pour annoncer le début d'une transmission ! A des kilomètres de là, un homme attend, l'œil rivé à sa longue vue, pour retransmettre les signes au prochain relais sans les comprendre. Il faut le dictionnaire pour traduire le message et seuls mes frères, les deux ingénieurs de tête situés à Paris et à Lille, le possèdent !

– Tiens... J'aimerais lire cette bible si secrète, dit la jeune femme gravement.

Il se rengorgea :

– J'en ai une dans mon atelier. J'ai créé ce code et bien d'autres, je suis aussi mathématicien.

Dans le regard de la belle s'éveilla enfin l'estime qu'il attendait de lire depuis leur rencontre.

– Je suis une fervente admiratrice de Blaise Pascal ! s'écria-t-elle. Une science qui ne s'énonce pas en chiffres n'est pas tout à fait comprise !

Cette phrase jetée frivolement par des lèvres exquises fut une révélation. Il venait enfin de trouver celle qui partagerait sa vie.

Mais gloire et mariage s'évanouirent en fumée lorsqu'il revint à la réalité. On l'engageait sur le Pont Royal. Il n'y tint plus :

– Mais où m'emmenez-vous donc !?

– Voir ceux qui ne dorment jamais, répondit le commissaire d'un ton si solennel que Chappe sentit la vie le quitter.



Comment en était-il arrivé là ? Lui que la Convention avait mandaté pour tester l'invention qui devait sauver la République assiégée. Lui qui avait réussi l'exploit de transmettre un message de Paris à Lille en deux heures. Deux heures pour faire un trajet qui prenait un jour et une nuit au meilleur des cavaliers ennemi !

Il trébucha en empruntant la montée qui conduisait aux Tuileries. Dans l'angle entre le Palais et la Petite Galerie se dressait le pavillon de Flore, ou plutôt, le pavillon de

l'Égalité. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient illuminées. On travaillait encore.

« *Ceux qui ne dorment jamais...* »

Le comité de Salut Public !

Qu'ai-je-fait ?

Sa bouche était sèche. Son cœur palpitait.

On le conduisit dans une série d'antichambres toutes de panneaux blancs et de moulures d'or, symboles de pureté et de richesse, les appartements d'une reine déchue et guillotinée aujourd'hui réquisitionnés par le comité œuvrant au salut de la Nation, cette nouvelle reine du peuple français.

On le fit asseoir face à un bureau laqué où un jeune homme était penché sur une pile de manuscrits. Il lisait, ratifiait, avant de passer aux suivants. Ses cheveux bouclés jetaient quelques reflets d'or à la lueur des bougies. Il releva soudain la tête, son regard de pierre tranchait avec ses traits d'ange.

– Bonsoir Citoyen Chappe, dit-il.

Mais Chappe avait perdu l'usage de la voix. Celui qui le fixait était Saint-Just. Louis Antoine Léon de Saint-Just, le

bras droit de Robespierre, le plus jeune des membres du comité et le plus acharné, au travail et à tuer.

Saint-Just lui tendit une missive dont le sceau était brisé. Chappe la saisit machinalement. Il reconnut l'écriture de son frère aîné chargé de traduire les messages au télégraphe de Montmartre :

« 6 thermidor de l'an II, Dunelibre

Citoyens collègues,

Nous avons réussi à maintenir le calme lors de la séance. Les comités du Nord sont fidèles.

Florent Guiot »

– Oui ? demanda l'ingénieur, ne comprenant pas bien ce que l'on reprochait à son invention.

Saint-Just l'observait de son œil de serpent :

– Citez-moi un seul comité en province qui soit calme en ces temps troublés ? Et fidèle à qui ? Je connais la situation à Dunelibre. Quelqu'un a modifié le message et ce quelqu'un connaît le code.

Chappe faillit pousser un cri :

– Vous insinuez que...

– Je n’insinue pas, je vous demande des comptes.

Le ton était aussi tranchant que la guillotine que Chappe sentait presque souffler à son cou.

– Ce n’est pas moi ! s’écria-t-il, sachant sourdement qu’en ces temps de vendetta, l’échafaud se moquait comme d’une guigne de la vérité.

Saint-Just se carra dans son fauteuil :

– Eh bien... Dites-moi comment on peut falsifier un tel message. Je suis curieux citoyen Chappe. Peut-être est-ce là le travail d’un de vos frères ?

La menace lui gela la moelle des os.



« Je suis celui par qui le malheur frappe la famille depuis toujours... »

Le clergé, d’abord, la science ensuite. Il n’avait jamais choisi le bon dieu. Et son destin était aujourd’hui scellé. Il avait eu le choix jadis, lorsque son frère aîné l’avait entraîné à la convention pour prêcher les télécommunications devant la bourdonnante assemblée, dont

la rumeur s'était tue peu à peu pour soudain exploser en un tonnerre d'applaudissements.

A ce moment précis, il avait encore le choix. Lorsqu'on lui remettait ses lettres de mission, lorsqu'il reçut la première missive télégraphique, il avait encore le choix. Le choix de l'apporter triomphant ou de se taire...

Le choix... Il ne l'avait plus désormais. Les engrenages du destin s'étaient grippés.

« *Je vais mourir* »

Et la machine qui devait ouvrir une ère nouvelle pour l'humanité mourrait avec lui. Ce rêve d'un réseau de télégraphes échangeant sans cesse les messages quasi instantanés des hommes, l'abrogation du temps et de l'espace, la capacité de recréer la démocratie d'une cité antique à l'échelle d'un territoire... Ce rêve ne se réaliserait jamais.

« *Est-ce le lot des génies que de mourir incompris ?* »

– Je vous comprends, dit soudain Saint-Just qui, à force de débusquer les traîtres avait dû finir par apprendre à lire les pensées des condamnés sur leur visage.

Le jeune homme croisa les bras :

– Vous, hommes de science, n’êtes pas de ceux qui intriguent. Qu’auriez-vous à gagner à voir tomber l’homme qui a sauvé la révolution et qui nettoient les rangs de la Convention ?

– Rien, répondit l’ingénieur.

« *Tout* » pensa l’abbé qui, jamais, ne pardonnerait.

– On ne peut régner innocemment, répondit Saint-Just à son accusation muette. Les machines non plus ne sont pas innocentes.

– Elles ne font que ce qu’on leur ordonne ! s’écria Claude Chappe. Les guerres intestines entre Robespierre et Collot d’Herbois ne nous concernent pas ! Le télégraphe leur survivra à tous ! La science a survécu à la chute de l’empire romain, à la fin de la monarchie et elle survivra à la République !

Il se figea soudain devant cette énormité qu’il venait de proférer : condamner à mort la République devant celui qui lave son honneur dans le sang.

Guillotine. Vision de la canaille dansant dans le sang.

Il eut un hoquet de dégoût :

– Je demande à être fusillé.

Saint-Just fronça les sourcils puis partit d'un rire qui éclata comme un éclair pour s'éteindre aussitôt :

– Je ne vous accuse de rien. Je veux un rapport. C'est urgent.

Il sortit des feuilles et une plume d'un tiroir avant de les déposer devant l'ingénieur.

– Vous ? Les gardes ? Un rapport ? balbutia Claude Chappe.

Il n'était pas en colère, ni même soulagé. Juste... très loin de cet homme qui travaille la nuit, affronte la mort chaque jour et fait mander les honnêtes ingénieurs par des gardes ensanglantés. Saint-Just ne releva pas :

– Je veux par écrit les moyens de... comment ce code a pu être... volé, détourné ?

– Dé... codé, murmura Chappe en savourant ce mot nouveau. Mais c'est impossible ! Le code renvoie aux pages du dictionnaire et il n'en existe que trois exemplaires, le mien, et ceux de mes frères à chaque extrémité de la ligne, gardés sous clef...

Il sortit la clef de laiton qu'il portait toujours à son cou. L'agacement passa sur les traits de Saint-Just :

– Un regard plus aiguisé que le vôtre a dû percer vos secrets...

« *Un regard aiguisé...* »

Chappe repensa aux prunelles vives de la jeune inconnue. Il l'avait laissée feuilleter les pages du livre le plus secret de son temps et la fièvre à ses joues montrait bien qu'elle en avait conscience.

« *Et si...* »

L'inventeur eut un doute, léger, aussitôt dissipé. C'était impossible. Le livre était toujours là, sous clef, et aucun homme, encore moins une femme, n'était capable de retenir 92 pages de mots dénués de sens en ne faisant que feuilleter un livre avec un joli monocle serti d'argent.

Un grattement de plume attira son attention. Saint-Just s'était remis au travail. Chappe frissonna :

– Je m'excuse de vous avoir fait perdre votre précieux temps, dit-il en se levant, réprimant l'instinct qui le poussait à s'incliner.

Saint-Just leva les yeux :

– Citoyen Chappe, vous dites cela comme s’il ne me restait que quelques heures à vivre. Auriez-vous la capacité de lire l’avenir en plus de celle de lire au loin ? Quand vais-je mourir alors ?

« *Bientôt* » pensèrent l’abbé et l’ingénieur d’une seule voix.
Mais aucun ne parla.

Fin



Origines de l'histoire :

Cet univers mêlant Steampunk (léger ici ;) et historique est très ancien dans mon esprit. La première version est née en 2006 (notez la date ^-^) lorsque je lisais un livre d'un anarchiste : Daniel Guérin. Dans « *Les Enragés* », l'auteur rend hommage des Jacques Roux, des Hébertistes, des Claire Lacombe.... tous guillotiné ou mal morts car ils rêvaient de prolonger la révolution jusqu'à son aboutissement ultime. Bref, ce livre proposait une toute autre lecture de la révolution française que celle qu'on nous apprend à l'école. J'ai eu l'envie de parler de ces femmes et hommes qui espéraient trop en ces temps troublés. Et comme je suis une fervente amatrice d'imaginaire, il me fallait quelque chose de différent, qui casse avec l'histoire. Steampunk, bien sûr ! J'ai cherché une invention liée aux technologies de la communication et j'ai trouvé cette formidable machine porteuse des illusions de son temps ainsi que ce personnage pétri de contradictions : Claude Chappe. Mais il me manquait un petit quelque chose, dans les personnages et l'univers, je n'ai jamais atteint ce moment où je me dis : « ça y est, j'ai tout, on fonce ! »

L'histoire est donc restée à dormir jusqu'à ce concours :
« *Dans la peau d'Archimède, Einstein et les autres* ».
Aussitôt, j'ai pensé : Recyclage !

C'est une décision que j'ai prise, de ne plus laisser dormir mes univers. Même s'il prend vie sur 2 000 mots et que je ne peux développer tous mes personnages, au moins, le monde prend vie et – je ne m'en doutais pas – il grandit.

Mon choix de m'ancrer dans la plume d'Alexandre Dumas (ou presque ;) vient de cette envie d'écrire enfin quelque chose qui pourrait plaire à mon père, fervent historien et fan de cet écrivain prolifique. Et c'est dans « *Joseph Balsamo* » et « *Le collier de la reine* » que j'ai découvert un personnage dont je ne soupçonnais pas l'existence : Le Comte de Cagliostro, un alchimiste immortel qui a juré la chute des rois de France. Ce fut une révélation. Si j'écris un jour ce roman qui dort depuis dix ans, je sais maintenant comment orienter mon histoire. Cet univers a grandi d'être né de 2 000 petits mots.



Le mot de la fin :

Je vous remercie d'être arrivé(e) jusqu'ici ^-^ J'en profite aussi pour vous demander votre aide car le plus dur quand on est un écrivain indépendant, c'est de se faire connaître. Si vous avez aimé cette histoire et aimeriez en découvrir d'autres, venez faire un tour sur mon site ou parlez-en à vos amis sur votre blog ou sur vos pages sociales. Merci beaucoup !

Pour rester connectés :

 [Facebook.com/ghaan.indiewriter](https://www.facebook.com/ghaan.indiewriter)

 [Twitter.com/ghaani](https://twitter.com/ghaani)

 [Wattpad.com/user/Ghaanima](https://www.wattpad.com/user/Ghaanima)

www.bleam.it
Scan with
Ubleam app



Et ça, c'est moi en mode Kage Bushin no Jutsu !



<http://ghaanima.com>



À découvrir sur [Amazon](#) et [IggyBook](#) :



Gwénola est une collégienne qui ne lâche sa tablette que pour embêter Bébé, son vieux chat. Elle ne sait pas que Bébé est en fait un dragon qui a le pouvoir de passer entre les dimensions. Parmi les mondes dans lesquels le chat-dragon voyage en quête de croquettes, se trouve l'île au ciel de glace. Ses habitants sont grands comme des souris sur deux-pattes et ils craignent tous le Grand Dragon. Tous, sauf un jeune garçon : Eochaid.

Eochaid est le meilleur archer des tribus de Dana mais c'est aussi « le fils du traître » et on lui refuse l'honneur de devenir un guerrier. Pourtant, lorsqu'il apprend que son monde est menacé par les Fir Bolgs et que seul le Grand Dragon pourra le sauver, le garçon n'hésite pas. Il poursuit l'animal légendaire au-delà de la porte. Mais Bébé, lui, ne pense qu'à manger...

Collection KODOMO, Fantasy, 10+ ans